

Séminaire de mythologie à l'ENS
Séance du 12 novembre 2014

Dolon

Homère, *Iliade*, X, v. 314-364.

Mais il est parmi les Troyens un certain Dolon, fils d'Eumède, divin héraut, riche en or et en bronze. Son aspect est fâcheux ; mais ses pieds sont rapides. Il est fils unique, à côté de cinq sœurs. À Hector, aux Troyens, il parle donc ainsi :

« Hector, mon âme et mon cœur superbe m'incitent à aller auprès des nefes rapides, afin de m'informer. Mais, en ce cas, lève ton sceptre, et jure que tu me donneras les chevaux et le char scintillant qui portent le fils de Pélée sans reproche. Et, pour toi, à mon tour, je ne serai pas un vain éclaireur, je ne te décevrai pas. J'irai vers l'armée, droit à la nef d'Agamemnon, où sans doute les preux s'apprêtent à consulter s'ils doivent fuir ou se battre. »

Il dit ; Hector en ses mains prend le sceptre et jure :

« Zeus le sache, Zeus, l'époux retentissant d'Héré ! aucun autre parmi les Troyens ne montera sur ce char. Seul, je te l'assure, tu te pareras de cette gloire à tout jamais. »

Il dit et en jure un serment qui ne doit pas être tenu. Il incite ainsi Dolon. Celui-ci, sur ses épaules, jette aussitôt l'arc recourbé ; il vêt son corps de la peau d'un loup gris ; sur sa tête il pose un casque en peau de martre ; il prend sa javeline aiguë ; puis, quittant l'armée, il marche vers les nefes, dont il ne doit pas revenir ni rapporter de nouvelles à Hector. Bientôt il a quitté le gros des chars et des guerriers ; il s'en va, par la route, plein d'ardeur. Le divin Ulysse lors le voit s'avancer et dit à Diomède :

« Voici quelqu'un, Diomède, qui vient du côté de l'armée : est-ce pour épier nos nefes, ou bien pour dépouiller le cadavre d'un mort ? je ne sais. Mais laissons-le passer d'abord et avancer quelque peu dans la plaine ; puis, vite, d'un bond, nous serons sur lui et le saisirons. S'il prend la course et nous distance, rabats-le sans répit vers les nefes ; écarte-le de son armée, en le chargeant, la pique au poing ; il ne faut pas qu'il puisse se sauver vers la ville. »

Cela dit, quittant la route, ils s'étendent au milieu des morts. Dolon, rapide, les dépasse étourdiement. [...]

Eux, aussitôt, s'élançant à sa poursuite. Tels deux chiens aux crocs aigus, experts à la chasse, à travers un pays boisé, pressent obstinément une biche ou un lièvre qui court en criant : tels le fils de Tydée et le preneur de villes, Ulysse, obstinément le suivent et lui coupent le chemin des siens.

Euripide, *Rhésos*, v. 201-215.

DOLON. - Je vais partir. Une fois arrivé chez moi, à mon foyer, je me couvrirai du vêtement qui convient, et de là je dirigerai mes pas vers les navires des Argiens.

LE CORYPHÉE. - Quelle tenue vas-tu donc prendre à la place de celle-ci ?

DOLON. - Celle qui convient à mon entreprise et à ma démarche furtive.

LE CORYPHÉE. - Auprès d'un habile homme, il y a toujours quelque habileté à apprendre. Dis-moi, quel équipement comptes-tu adopter ?

DOLON. - Je couvrirai mon dos d'une peau de loup [*λύκειον δοράν, lukeion doran*], je coifferai ma tête de la gueule béante de l'animal [*χάσμα θηρός, khasma theros*], j'ajusterai à mes bras les pattes de devant et à mes jambes les pattes de derrière [*κῶλα κῶλοις, kôla kôlois*]. Comme un quadrupède, j'imiterai la marche du loup, pour que les ennemis ne puissent me découvrir tandis que je longerais les fossés et les défenses des navires. Mais lorsque je mettrai le pied dans un endroit désert, je marcherai sur mes deux jambes. Voilà en quoi consiste ma ruse [*δόλος, dolos*]. »

ibid., v. 780-798.

[Vision mi-onirique, mi-réelle du cocher de Rhésos.]

Alors, dans mon sommeil, une vision se présenta à moi. Les cavales que j'avais élevées et que je conduisais, debout sur le char auprès de Rhésos, je les vis, comme ce qu'on croit voir en rêve : des loups avaient sauté sur leur croupe, ils fouettaient de leur queue la robe des cavales et les pressaient. Elles, hennisaient, exhalant leur colère par le souffle de leurs naseaux, et se cabraient d'effroi. Moi, voulant protéger les chevaux de ces fauves [θῆρας, *thêras*], je m'éveille, poussé par une terreur nocturne. Je lève la tête et j'entends des râles de mourants. Un flot tiède me frappe : c'était le sang de mon maître égorgé [παρὰ σφαγῆς, *para sphagês*], en train d'agoniser. Je bondis sur mes pieds, mais je n'avais pas de lance à ma portée. Alors que je cherche des yeux une arme à saisir, on me frappe de près, au bas-ventre, avec la vigueur d'un homme dans la force de l'âge ; je l'ai senti au coup porté par l'arme, la blessure ayant creusé en moi un profond sillon. Je tombe en avant. Eux s'emparent de l'attelage et se hâtent de fuir.

Lycaon

Platon, République, VIII, XVI, 565d-566a.

[Le peuple a l'habitude de se choisir un protecteur ; c'est donc dans la personne de ce protecteur que la tyrannie est susceptible de germer.]

- Et comment le protecteur du peuple commence-t-il à se transformer en tyran ? N'est-ce pas évidemment lorsque ce beau protecteur se met à faire ce qui est raconté dans la légende [ἐν τῷ μύθῳ, *en tō muthō*] du temple de Zeus Lycéen en Arcadie ?

- Que dit cette légende ? demanda-t-il.

- Que lorsqu'on a goûté des entrailles humaines, coupées en morceaux parmi celles d'autres victimes, on est fatalement changé en loup [ἀνάγκη δὴ τούτῳ λύκῳ γενέσθαι, *anankè de toutō lukō genesthai*]. N'as-tu pas entendu conter cette histoire ?

- Si.

- De même quand le chef du peuple, trouvant la multitude dévouée à ses ordres, ne sait point s'abstenir du sang des hommes de sa tribu [ἐμφυλίου αἵματος, *emphuliou haimatos*] ; quand, par des accusations calomnieuses, méthode chère à ses pareils, il les traîne devant les tribunaux et souille sa conscience en leur faisant ôter la vie, qu'il goûte d'une langue et d'une bouche impies le sang de ses parents [φόνου συγγενοῦς, *phonou sungenous*], qu'il exile et qu'il tue, et fait entrevoir le retranchement des dettes et un nouveau partage des terres, n'est-ce pas dès lors pour un tel homme une nécessité et comme une loi du destin ou de périr de la main de ses ennemis, ou de devenir tyran et d'être changé en loup ?

Ovide, Métamorphoses, I, v. 209-243.

[Jupiter lui-même raconte aux autres dieux comment il a puni Lycaon.]

« L'homme a payé sa dette ; bannissez à ce sujet toute inquiétude. Quel fut son crime, quelle est la punition, c'est ce que je vais vous apprendre. La renommée des opprobres du siècle avait frappé mes oreilles ; souhaitant qu'elle fût mensongère, je descends des hauteurs de l'Olympe et, après avoir déguisé ma divinité sous la figure humaine, je me mets à parcourir la terre. Il serait trop long d'énumérer les crimes que je rencontrais partout ; la renommée était encore au-dessous de la vérité. J'avais franchi le Ménale, horrible repaire des bêtes sauvages, le Cyllène et les frais ombrages des pins du Lycée. J'entre sous le toit inhospitalier qui abritait le tyran d'Arcadie, à l'heure de la soirée où le crépuscule allait faire place à la nuit. Je révèle la présence d'un dieu et le peuple commence à m'adresser ses prières. D'abord Lycaon se rit de ces pieux hommages ; puis il s'écrie : « Je vais bien voir, par une épreuve manifeste, si c'est là un dieu ou un mortel. Nul ne pourra plus douter de la vérité. » Pendant la nuit, tandis que j'étais lourd de sommeil, il s'apprête à me surprendre et à me

donner la mort ; voilà par quelle épreuve il voulait connaître la vérité. Ce n'était pas encore assez pour lui ; de son glaive il coupe la gorge [*iugulum resoluit*] à un des otages que lui avait envoyés le peuple des Molosses. Ensuite il attendrit dans l'eau bouillante [*feruentibus artus mollit aquis*] une partie de ses membres palpitants et il fait rôtir l'autre sur la flamme [*subiecto torruit igni*]. À peine en avait-il chargé la table que de ma foudre vengeresse j'ai renversé sur lui sa demeure, pénates bien dignes d'un tel maître. Épouvanté, il s'enfuit et, après avoir gagné la campagne silencieuse, il se met à hurler [*exululat*] ; en vain il s'efforce de parler ; toute la rage [*rabiem*] de son cœur se concentre dans sa bouche ; sa soif habituelle du carnage se tourne contre les troupeaux et maintenant encore il se plaît dans le sang. Ses vêtements se changent en poils, ses bras en jambes ; devenu un loup, il conserve encore des vestiges de son ancienne forme. Il a toujours le même poil gris, le même air farouche, les mêmes yeux ardents ; il est toujours l'image de la férocité [*feritatis imago*]. Une seule maison a été frappée ; mais plus d'une maison était digne de périr ; sur toute l'étendue de la terre règne la sauvage Érinys ; on dirait une conjuration pour le crime. Plus de retard ! Que tous (tel est mon arrêt immuable) subissent le châtement qu'ils ont mérité. »

Pausanias, *Description de la Grèce*, VIII (L'Arcadie), 2, 1-6.

1. Lykaon, fils de Pélasgos, fit autant de découvertes que son père et plus ingénieuses. Il fonda la cité de Lykosoura sur le mont Lycée, donna à Zeus le surnom de *Lykaios* et institua le concours des *Lykaia*. Je renonce à soutenir que les Panathénées chez les Athéniens ont été instituées les premières ; ce concours, en effet, portait le nom d'*Athénaiia* et fut, dit-on, appelé Panathénées sous Thésée, parce que les Athéniens qui l'avaient institué étaient désormais tous rassemblés en une seule cité. 2. Quant au concours olympique, on le fait remonter plus haut que la race des hommes en disant que Kronos et Zeus participèrent à l'épreuve de la lutte et que les Kouertes furent les premiers à y courir : qu'il reste donc en dehors de mon propos présent. Mon avis personnel est que l'époque à laquelle Cécrops régna sur les Athéniens et celle de Lykaon sont la même, mais qu'ils n'ont pas usé envers le divin d'une sagesse égale. 3. L'un, en effet, fut le premier à donner à Zeus le surnom d'*Hypatos* (Suprême) et de tous les êtres vivants, il décida de n'en sacrifier aucun, mais il fit brûler sur l'autel des gâteaux du pays, que les Athéniens nomment encore de nos jours *pélanoi*. Lykaon, lui, apporta sur l'autel de Zeus *Lykaios* un nouveau-né humain, sacrifia le bébé et répandit son sang sur l'autel ; et on dit qu'aussitôt après le sacrifice, il devint un loup (*lukos*) au lieu d'un homme.

4. Pour ma part, je crois à cette tradition ; elle est racontée par les Arcadiens depuis les temps anciens et en outre elle a la vraisemblance (*to eikos*) pour elle. En effet, les hommes de cette époque étaient vis-à-vis des dieux des hôtes et des commensaux à cause de leur justice et de leur piété ; et il s'ensuivait pour eux de la part des dieux des marques éclatantes : marques d'honneur s'ils étaient bons et tout autant, s'ils avaient commis l'injustice, marques de colère ; car il est vrai que même des dieux, en ce temps-là, naissaient des hommes et ils reçoivent aujourd'hui encore des parts de sacrifice, tels Aristée, Britomartis la Crétoise, Héraklès, fils d'Alcmène, Amphiaraios, fils d'Oiklès, auxquels s'ajoutent Castor et Pollux. 5. De même peut-on croire aussi que Lykaon devint une bête sauvage et Niobé, fille de Tantale, un rocher. Mais, de mon temps, comme le mal s'est développé au plus haut point, dévorant la terre entière et toutes les cités, aucun dieu n'est plus né d'un homme, sinon en paroles et par flatterie envers le pouvoir ; quant à ceux qui commettent l'injustice, le courroux des dieux est différé pour s'abattre sur eux à retardement une fois qu'ils ont quitté ce monde.

6. De tout temps beaucoup de faits qui se sont produits autrefois, et même qui se produisent encore, ont été déconsidérés comme étant incroyables auprès de l'opinion commune par ceux qui échafaudent des mensonges sur les réalités vraies. On prétend ainsi que, depuis Lykaon, toujours un homme était transformé en loup lors du sacrifice à Zeus *Lykaios*, mais qu'il ne le devenait pas pour toute sa vie ; si, quand il était loup, il s'abstenait de chair humaine, au bout de neuf ans, dit-on, de loup il redevenait homme, mais s'il en goûtait, il restait à jamais un animal. 7. On raconte de même que Niobé sur le mont Sipyle pleure à la saison d'été. J'ai déjà entendu bien d'autres choses :

comme quoi les griffons auraient des mouchetures comme les panthères, et les Tritons parleraient avec une voix humaine (d'autres disent qu'ils soufflent dans une conque percée). Tous ceux qui se délectent des histoires mythologiques qu'ils entendent sont enclins naturellement à y ajouter eux aussi des détails extraordinaires ; et ainsi ils ont corrompu la vérité en y mélangeant des choses fausses.

Apollodore, *Bibliothèque*, III, 96-101.

Revenons maintenant à Pélasgos, dont Acousilaos fait le fils de Zeus et de Niobè, comme je l'ai indiqué, et Hésiode un homme né du sol. De son union avec la fille d'Océan, Méliboia, ou, selon d'autres, avec la Nymphé Cyllènè, naquit un fils, Lycaon, qui régna sur l'Arcadie et engendra, de plusieurs femmes, cinquante fils : Mélaineus, Thesprotos, Hélix, Nyctimos, Peucétios, Caucon, Mécisteus, Hopleus, Macareus, Macédnos, Orrhos, Polichos, Acontès, Evaïmon, Ancyops, Archébatès, Cartéron, Aïgaion, Pallas, Eumon, Canèthos, Prothoos, Linos, Coréthon, Maïnalos, Tèleboas, Physios, Phassos, Phthios, Lycos, Haliphèros, Génétor, Boucolion, Sôcleus, Phineus, Eumètès, Harpaleus, Portheus, Platon, Haïmon, Cynaïthos, Léon, Harpalycos, Hèraïeus, Titanas, Mantineus, Cléïtor, Stymphalos, Orchoménois... Leur orgueil et leur impiété dépassaient ceux de tous les hommes. Zeus, voulant éprouver cette impiété, prend la forme d'un pauvre manœuvre et va les trouver. Ils l'invitèrent à un repas d'hospitalité, égorgèrent un enfant parmi ceux du pays, mélangèrent ses viscères à ceux des victimes et les lui servirent, à l'instigation de l'aîné des frères, Maïnalos. Zeus, horrifié, renversa la table [τράπεζα, *trapéza*] – à l'endroit qui, aujourd'hui, s'appelle *Trapézous* – et foudroya Lycaon et ses fils, sauf le plus jeune Nyctimos : Gaïa avait pu à temps saisir la main droite de Zeus et apaiser sa colère. C'est à l'époque où Nyctimos avait hérité de la royauté qu'eut lieu le déluge de Deucalion. Certains disent qu'il fut provoqué par l'impiété des fils de Lycaon.

Lycaon eut aussi une fille, Callisto, à ce que disent Eumèlos et quelques autres (car Hésiode fait d'elle une Nymphé, Asios en fait la fille de Nycteus et Phérécyde la fille de Cèteus). C'était une chasseresse, compagne d'Artémis. Elle portait les mêmes vêtements que la déesse et lui avait juré de rester vierge. Mais Zeus, pris d'amour, s'unit à elle contre son gré, en prenant la forme d'Artémis (selon certains) ou d'Apollon (selon d'autres). Pour qu'elle échappe à la vigilance d'Héra, il la change en ourse [ἄρκτος, *arktos*]. Mais Héra pousse Artémis à l'abattre de ses flèches comme une bête féroce. Certains disent qu'Artémis l'abattit parce qu'elle n'avait pas su préserver sa virginité. À la mort de Callisto, Zeus enlève son nourrisson et le donne à élever à Maia, en *Arcadie*, en lui donnant le nom d'*Arcas*. Quant à Callisto, il en fit une constellation, qu'il appela la Grande Ourse.

Références des éditions utilisées

- *La Bibliothèque d'Apollodore*, trad. Jean-Claude Carrière et Bertrand Massonie, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1991.
- Euripide, *Tragédies*, tome VII, 2^{ème} partie, *Rhésos*, trad. François Jouan, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2004.
- Homère, *Iliade*, tome II, chants VII-XII, trad. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1937.
- Ovide, *Métamorphoses*, tome I, chants I-V, trad. Georges Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1985.
- Pausanias, *Description de la Grèce*, tome VIII, « L'Arcadie », trad. Madeleine Jost, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1998.
- Platon, *Œuvres complètes*, tome VII, 2^{ème} partie, *République*, livres VIII-X, trad. Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1934.